

héraldique est trop justement appréciée pour que je m'arrête à faire l'éloge de cette monographie. Une discussion approfondie l'amène à reconnaître dans ce blason celui de Jeanne I^{re}, reine de Navarre et de France. Les solides raisons que M. de Rostaing donne à l'appui de son opinion nous paraissent de nature à être difficilement contredites.

CH. LAVENIR.

CROQUIS ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES, par le docteur JAMES CONDAMIN,
Un vol. in-8°, VII-350 p., pap. teinté. — Paris. Ernest Leroux, 1883. — Lyon.
Georg; — Vitte et Pérussel. — Prix, 6 francs.

Voici un bon livre et un beau livre, ce qui n'en est que mieux. Des *Études et Souvenirs* d'une espèce nouvelle, j'entends d'une forme, d'un ensemble et d'un ordre nouveaux.

Dans son avant-propos, l'auteur nous avertit qu'ils procèdent d'une seule et même inspiration : « L'amour du Beau sous toutes ses formes. — C'est la recherche du Beau moral, ajoute-t-il, qui me porte à exalter les grandes qualités d'âme et d'intelligence de la reine *Élisabeth de Roumanie* et de *Joukovski*, le poète patriote, comme c'est la recherche du Beau physique qui m'a conduit dans les profondeurs des grottes d'*Adelsberg* et à la poursuite des orchestres des *Tziganes*, et qui me fait m'indigner contre les tueries inhumaines des *Courses de taureaux*. »

J'aime à faire plus grande la part de la fantaisie.

Passons de suite à la première étude : *Fortune, infortune* (un titre significatif) ou les *Pensées d'une reine*. Je signalerai tout d'abord la hardiesse du critique, disséquant la pensée intime de la reine du Roumanie avec les scrupules de Bossuet célébrant Anne de Gonzague. Les réticences n'ont plus ici le même objet. Mais il est des tristesses si pures qu'il semble qu'on ne doive jamais soulever le voile de réserve dont elles demandent à rester couvertes. Le premier, cependant, j'ai fait allusion ici même (*Revue lyonnaise*, avril 1883, p. 389) à la mélancolie qui s'exhale de ces *Pensées*. Elle découle d'une source d'inspirations bien moderne. Nul encore n'a défini ce sentimentalisme essentiellement contemporain, petit-fils du byronisme de la première heure, dont l'anémie philosophique fait la tristesse même, et qui est si magnifiquement incarné chez nous dans un grand poète, M. Sully Prudhomme.

Il n'exclut cependant jamais une certaine vigueur d'analyse.

De là le charme, délicat et fort tout ensemble, de ces pensées d'une femme qui est une reine et l'un des premiers esprits de son temps. En dehors du penseur et du poète (qu'il me suffise de rappeler les vers allemands de *Carmen Sylva*), il y a dans cette reine qui venge sur l'écrivain les souffrances de la femme, un conteur charmant. On lira bientôt, dans la *Revue du monde latin*, une nouvelle roumaine de la princesse Elisabeth et l'on regrettera peut-être qu'elle ne l'ait pas écrite dans sa langue d'adoption, quand on saura que cette patriote fait taire jusqu'à des souvenirs d'Allemagne (elle est de la famille princière de Neu-Wied), pour servir mieux son peuple en adoptant le costume roumain.

Je m'aperçois que mon sujet m'entraîne. Je reviens aux *croquis* de M. Condamin. C'est sur un poète russe, l'illustre Joukovski, dont il est le premier à parler, savamment en France, que je m'arrêterai tout d'abord. Voici, à coup sûr, une étude nouvelle; mais, soit la médiocrité de la vie du héros (*aurea mediocritas*, il